

IL LIVE

MUSIQUE, CINÉMA, ET CÆTERA

OH!

DAHO

Banderas la joue olé olé
Sexe infos sur réseau
Harvey Keitel, acteur culte
Ta mère chez les Red Hot





‘Saint Etienne Daho’ La résérection!

Tombé pour la connerie humaine, le chanteur français resurgit de Londres où il prépare son nouvel album, un EP 5 titres sous le bras, pulsations jungle enregistrées dans la joie avec le trio pop clubbing anglais Saint Etienne. Mise au point.

• Paris **Jean Ellgass**

«Lapidé par des chenapans», Etienne Daho gît dans un sous-bois, mourant, le regard tourné vers la lumière céleste, dans les bras d'une Marie-Madeleine de revue, la chanteuse du trio anglais Saint Etienne: «Une Sarah Cracknell qui sort plutôt du bois de Boulogne», rigole le chanteur. Victime de rumeurs le laissant pour malade (séropositif) et/ou enterré («C'est fou le nombre de personnes qui ont assisté à mes funérailles!»), Etienne Daho a confié à Pierre et Gilles, apôtres kitsch des montages photographiques ambigus, la réalisation de la pochette du mini album de sa post rentrée: un EP de cinq titres griffés ludiques à Londres où il réside, avec le trio pop clubbing anglais Saint Etienne; en attendant d'empoigner sa vraie rentrée avec un disque de 14 compositions, agendé au printemps prochain.

Saint Etienne Daho, sans trait d'union, met fin à la retraite du chanteur, entamée au lendemain d'une tournée épuisante (*Paris Ailleurs Tour*), suivie du live *DahOlympia* et d'une série de productions aussi amicales qu'intéressantes (Brigitte Fontaine, Arnold Turboust...) qui l'ont laissé sur le carreau: un mini-album enregistré sur le pouce, quatre-mains admiratif à dominante passionnelle (*X Amours*), charnelle (*Le baiser français*), placé sous le signe du plaisir (*Jungle Pulse*). Le titre? *Résérection*: pour «résurrection» d'entre la connerie humaine, et «érection», symbole d'une santé éclatante. Explications.

– Où faut-il aller chercher l'origine du titre de ce nouvel album?

– C'est le nom de fêtes organisées à New York et à Londres, que j'ai repompé d'un

flyer, sauf le verbe, résérecter, que j'ai inventé. (*Il rit*) J'ai écrit le texte en deux minutes (NDLR: *Et c'est alors que supposément blessé par le commun des mortels/En habits pourpres et nets/De mes cendres fictions pour l'encore inconnu(e), attendu(e)/Je résérecte, encore et encore*). *Saint Etienne Daho*, je «résérecte» et «je pulse» (in *Jungle Pulse*) me permettent de renvoyer, d'une manière artistique et assez drôle à la tête des gens qui ont nourri la rumeur de ma mort, toutes les histoires qui m'ont plombé l'esprit pendant des mois.

– Élégant, ludique, mais aussi très intime: *Résérection* est-il votre album le plus personnel?

– Mais les autres le sont aussi! *Paris Ailleurs* creusait au fin fond de ce qui m'arrivait. Le moins personnel était peut-être *La Notte La Notte*, qui compensait par la légèreté ce que je vivais alors... Je suis un perturbé (*il sourit*), un espèce de débile mental qui essaie d'aller mieux. Je suis ultrasensible, tout me touche extrêmement profondément. La gestion de mes émotions est quelque chose de difficile; j'ai tendance à les repousser un peu par l'humour, la désinvolture. Rien n'est nouveau dans *Résérection*, sinon l'éclairage. Je suis toujours Etienne, le même mais... plus on vieillit, plus on «mature».

– L'image de la pochette, le lettrage, est très provocateur. Une volonté délibérée?

– Non, je n'y vois pas de provocation. Pierre et Gilles m'ont représenté en saint Etienne lapidé parce que je suis un saint anticonventionnel. Je ne suis pas comme les autres, je le sais depuis que je suis tout petit; c'est peut-être pour ça que j'écris des chansons, et c'est pourquoi je meurs dans la sérénité. (*Il sourit*.)

Au-delà de cette symbolique, je me suis senti mourir, vraiment. Les rumeurs qui me parvenaient m'ont fait passer par tous les stades: le rire, l'exaspération, l'indifférence, jusqu'à ce qu'elles touchent ma famille, mes amis proches qui se sont mis à flipper. Les paparazzi faisaient le siège de mon domicile et celui de ma mère, mais j'ai décidé de ne pas réagir: j'ai des amis séropositifs, je sais ce qu'ils vivent, je ne tenais pas à participer à l'exclusion.

– Ces rumeurs ne cherchaient-elles pas à sanctionner cet anticonformisme que vous revendiquez?

– Je suis quelqu'un de libre, car je ne suis pas à vendre. Quant à mon cul, j'en fais ce que je veux. Je ne me suis jamais caché. On me dit que je suis bisexuel? Je réponds oui, mais pas seulement, sinon quel ennui! (*Il rit*.) Mais avant d'être au lit, je suis quelqu'un qui fait des chansons: j'écris, je chante, et ça c'est plus important que ma sexualité.

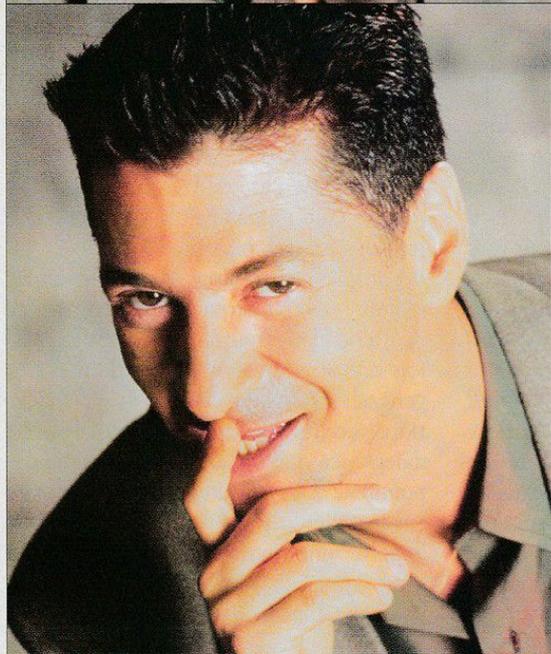
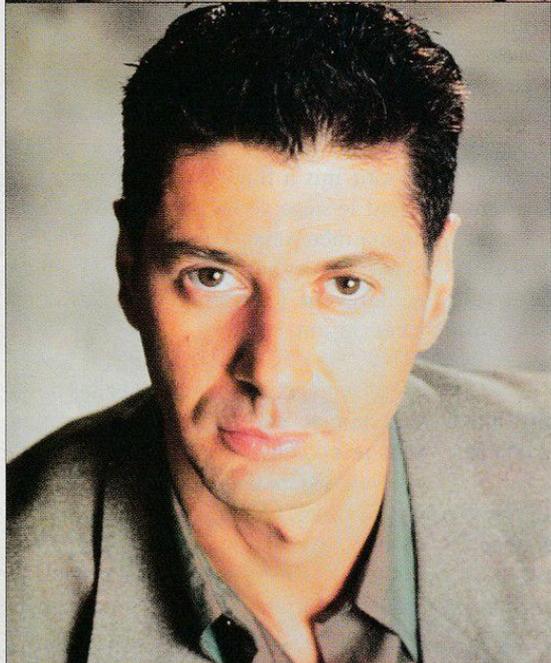
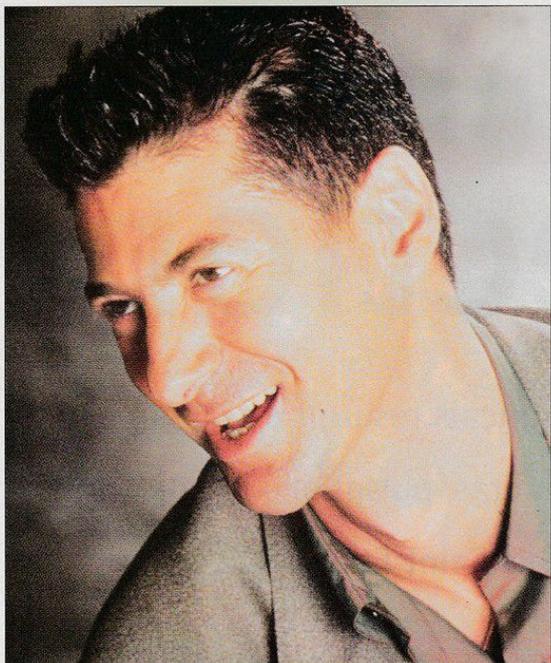
– Avec le recul, comment avez-vous vécu le chapitre *Paris Ailleurs*?

– C'était une période très curieuse, *Paris Ailleurs* était une étape clé, la porte d'entrée des années nonante; il fallait sortir des années quatre-vingt et rester crédible. Comme j'avais marqué cette décennie, on m'attendait au tournant: je sentais à la fois une attente assez forte de la part des gens qui m'aimaient sans se poser de questions, et des sceptiques, qui se demandaient «ce que Daho allait bien pouvoir pondre». (*Il rit*.) Maintenant, l'album m'a-t-il installé ou non, j'en sais rien. Il m'a apporté une forme de reconnaissance, sans doute. Je me dis qu'il n'y a pas qu'*Epaule Tattoo*, ou *Tom-bé pour la France*. (*Il sourit*)



OH! → DAHO

Photos Claude Gosselin



— On a parlé aussi de rupture avec l'image du chanteur techno pop, sous-entendu qu'il vous crédibilisait comme un auteur digne d'intérêt...

— Mais j'aime bien cette image! J'ai fait de la techno pop parce que j'aimais ça quand je travaillais avec William Orbit. Aujourd'hui, évidemment, ça a vieilli, mais ça a le charme des balbutiements. Je ne regrette rien. Je ne peux pas saucissonner ma carrière, je ne peux la voir que comme une progression. Je me trouve plus créatif aujourd'hui et je m'amuse toujours autant. Comme je m'arrête longtemps entre deux albums, tout est à nouveau très agréable quand je recommence.

— Vous avez choisi les étendues pacifiques de la pop pour résister à «l'attraction désastre» du rock. Que craigniez-vous?

— Je trouvais que le rock était très dangereux pour moi parce que si j'avais l'image Marquis de Sade à mes débuts (on venait tous de Rennes et ils m'ont accompagné sur *Mythomane*), ce n'était pas ce que j'avais envie de faire. Même si j'écoutais beaucoup Suicide: non parce que le groupe était particulièrement noir, mais parce que ça ressemblait à toutes les choses dangereuses que j'ai au fond de moi. Elles sont toujours là, elles coexistent avec d'autres plus légères, mais elles sont là. Quand c'est ce côté qui prend le dessus, ça peut faire très mal, surtout à moi. (*Il rit.*) Alors j'essaie de jouer à l'équilibriste. Pourquoi me parle-t-on de la reconnaissance du public rock comme d'une faveur? Et de quel droit? Moi je m'en fous, ce n'est pas du tout un critère! Quand je parlais de pop à l'époque, c'est parce que la variété avait une connotation vulgaire. Pour moi, pop signifiait chanson populaire avec ce petit supplément qui venait de tout ce que j'avais écouté, plus ce que j'avais dans mon cœur. C'est ainsi que mes chansons, même si elles sont extrêmement imparfaites et que je ne suis techniquement pas un grand chanteur, ont eu un son spécial, immédiatement identifiable. Et cela n'a pas de prix!

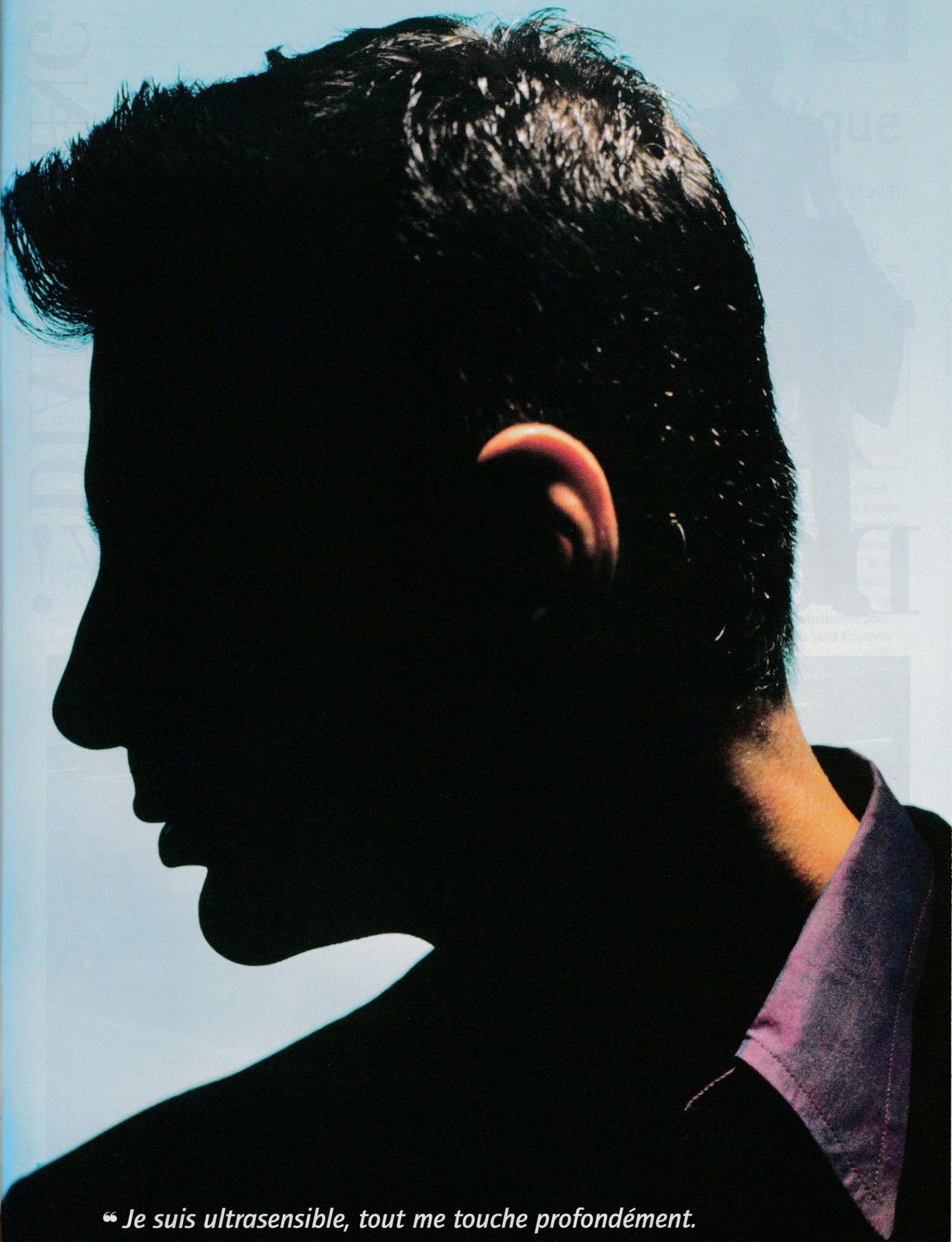
— Fan de Françoise Hardy, du Velvet Underground: quelle est le cheminement de votre culture musicale?

— Les choses qui nous impriment à l'adolescence nous marquent d'une façon indélébile. Je n'ai jamais été fasciné par des groupes, j'ai plutôt des obsessions sur des gens. La musique, les images que certains véhiculent m'habitent vraiment très fort. Aussi l'attitude de Dutronc, de Françoise, de Gainsbourg était le top pour moi en France. Et je ne les ai jamais mis en concurrence avec les trucs anglais ou américains que j'écoutais. La Factory de New York a été mon usine à rêves, c'est vrai. Mais Syd Barrett, ou le premier album des Floyd (*The Piper at the Gates of Dawn*) et Marianne Faithfull ont été très importants pour moi; tout comme Jeanne Moreau, certaines chansons de B.B. C'était ça pour moi les années soixante, et non pas Claude François. Je n'ai jamais trouvé de charme à *Alexandrie*, ce n'est pas du tout ma culture. Quand j'ai une obsession, j'occulte le reste, comme il y a des chansons, des artistes extrêmement populaires des années septante que je ne connais pas du tout, Dave, par exemple.

— Après le carton de *Paris Ailleurs* (plus de 700 000 exemplaires vendus), que reste-t-il de l'obsession du *Mythomane*?

— Je me suis détendu le gilet. Je m'en fous de vendre moins de disques, mais ce qui m'est très cher, c'est de retrouver les vraies valeurs après avoir touché au gigantisme. J'ai conservé la même attitude depuis *Mythomane*, mais parfois la pression est telle qu'il est difficile de résister. En guise de bilan, je dirai que je n'ai jamais donné dans la compromission, juste fait quelques petits compromis, qui m'ont conduit à la liberté. Notamment celle de pouvoir faire ce *Saint Etienne Daho*. Ce confort de pouvoir travailler comme je l'entends n'est pas rien quand l'axe majeur de ma vie est justement le travail. Tout s'articule autour de cet axe, y compris ma vie affective qui, Dieu merci!, est désastreuse. (*Il rit.*) J'exagère; elle est chaotique, parce que je n'ai jamais le temps de passer du temps avec quelqu'un... (*Il sourit.*) Ce qui me permet de créer, de donner, par mon cœur, du plaisir aux gens. Qui sait, je suis peut-être sur cette putain de planète pour remplir cette fonction!...

Claude Gosselin



*“ Je suis ultrasensible, tout me touche profondément.
La gestion de mes émotions est quelque chose de difficile.”*



Radiographie d'une œuvre publique

Zoom arrière: Daho commente sa discographie, de «Mythomane» (1981) à «Mon manège à moi» (1993).



Mythomane (1981 – remix 95): «J'ai beaucoup d'affection pour cet album, j'ai commencé à exister grâce à lui. On avait raté le mix à l'époque; le

reprendre m'a permis de lui rendre toute sa texture et sa valeur; j'avais envie que les gens puissent le découvrir avec le son que j'aurais voulu qu'il ait. Je l'adore comme ça, il a beaucoup de charme. Peut-être des côtés trop enfantins mais c'était moi à l'époque: 22 ans, mais 15 dans la tête.»

La Notte La Notte (1984 – remix 95): «Peut-être l'album que j'aime le moins. Il y a des chansons que j'adore (*Promesses, Le grand sommeil, Week-end à Rome, Et si je m'en vais avant toi* ou *Sortir ce soir*, très mal réalisée cependant) et d'autres que je ne peux pas entendre (*Jack tu n'es pas un ange, Laisse tomber les jaloux, Poppy Gene Tierney*). A l'époque, j'avais déjà de

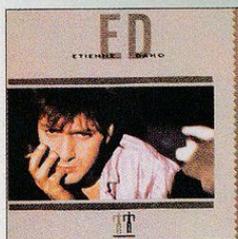
la peine avec ces dernières, mais je n'étais pas producteur: je faisais entièrement confiance à Frank Darcel.

J'adore la pochette (signée Pierre et Gilles): cette image



d'Epinal, c'est moi dans les années quatre-vingt; un petit jeune homme naïf et pur qui arrive de Rennes. J'étais quelqu'un de gentil, de très doux; je découvrais le succès, c'était merveilleux!.. Je me rends compte à quel point ma voix a changé: elle était très boudeuse, parce que je ne savais pas chanter. C'est bizarre: je ne peux pas dire que j'adore, mais c'est un album important.»

Pop Satori (1986 – remix 95): «Où le petit jeune homme devient très à la mode, fait les couvertures des journaux. (*Il sourit.*) Tout le



monde, de la variété au rock, trouve que je suis génial... jusqu'à ce que ça marche trop bien: d'un coup, plus personne n'y retrouve son compte. (*Il rit.*) J'aime

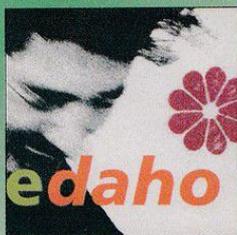
bien ce disque, j'y fais mes premières expériences de production, donc il y a plein d'erreurs. On me disait: «On ne te comprend pas, on n'entend pas ta voix»; exactement le même reproche qu'on peut me faire aujourd'hui avec *Jungle Pulse*. Mais ces erreurs font qu'on retrouve toute sa personnalité dans la texture, et que l'album ne ressemble à aucune autre production de l'époque.»

Pour nos vies martiennes (1988): «Sorti de *Pop Satori* très épuisé, je me suis barré à Londres où j'ai vécu à l'hôtel pendant deux ans. Ça a donné *Pour nos vies martiennes*: un album britannique, le disque du fog. (*Il sourit.*) J'aime toutes les chansons, mais je ne comprends pas du tout comment on a pu le mixer ainsi. A sa sortie, un chroniqueur a écrit que j'étais comme un



convalescent qui regarde la vie à travers un miroir. Ça m'a fait de la peine, mais il avait un peu raison. Je commençais à avoir peur du succès, il m'avait terrassé. Il fallait que je prenne de la distance; *Pour nos vies martiennes* est l'album de la transition; dans laquelle il y a quand même, parmi les chansons les plus connues que j'aime beaucoup, *Des heures indoues* ou *Bleu comme toi*. Et d'autres plus underground comme *Des Ir* que j'adore, ou *Stay with Me...* C'est un bon album, un peu bizarre.»

Live ED (1989): «Un album enregistré le premier soir de mon concert au Zénith, après qu'on eut réglé le spectacle dans des salles plus intimes en province... Je ne comprends pas ce live; je l'écoute et je ne comprends pas: il y a un espèce de halo, les



gens étaient hystériques... C'était un très beau spectacle visuel, mais peut-être était-il trop show. Des gens se sont sans doute sentis déçus.»

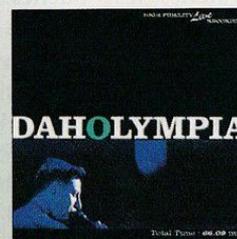
Paris Ailleurs (1991): «Avec *Pop Satori*, je suis devenu très fashion, avec *Pour nos vies martiennes* très populaire. Le public rock a fêté cet album puis il s'est divisé: «Il vend trop de

disques, il fait trop de monde.» Et ça a été le début des ennuis: à savoir qu'il fallait que je me justifie de mon existence. (*Il rit.*) Je suis alors parti au Portugal, où j'ai écrit *Paris Ailleurs*, puis à

New York pour l'enregistrer. J'ai adoré faire cet album, que je rapproche de *Mythomane*: j'ai eu tout d'un coup la plume. Edith Fambuena (guitare) a été très importante pour la couleur, ainsi que pour la composition parce que je ne suis pas très musicien: je compose avec les moyens du bord, en m'accompagnant à la guitare, très mal. Edith a mis en forme mes brouillons. C'est un album à deux têtes. J'ai toujours eu besoin de partenaires: d'abord Jacno et Marquis de Sade; puis Turboust et Darcel; l'équipe anglaise avec Orbitz; Tox, le guitariste pour *Vies martiennes*; Edith, et enfin Saint Etienne.»



DahOlympia (live, 1993): «Enregistré à la fin de la tournée internationale, donc on est assez rodés. Mais, en même temps, on est un peu paumés: il y avait des caméras pour le tournage du film, des lumières très fortes: on voit trop les



gens et il nous voit trop; on les sent gênés, ils ne manifestent pas leur affection comme ils le voudraient, et moi non plus. Mais j'aime beaucoup ce

live parce qu'il est très net, très précis: on sent que tout le monde se donne à fond, alors que *Live ED* est comme un polaroid un peu flou.»

Mon manège à moi (1993): «Un 45 tours sorti à la demande de la Vox Populi, alors que le titre figurait déjà sur la compilation des Garçons Bouchers. Et ça a cartonné, contre toute attente... C'est amusant, non?



L'interprète qui chante le moins bien et le moins fort en France reprend une des plus grandes chanteuses du monde.» (*Il rit.*)

Dossier Jean Ellgass •

Discographie: distribution Virgin (EMI).